

Vie de Jésus de Nazara

Autor(en): **Jaccard, E. / Keim, T.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **6 (1873)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379149>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

VIE DE JÉSUS DE NAZARA

PAR

THÉOD. KEIM¹

INTRODUCTION

Il faut maintenir, pour la vie de Jésus, la grande division des évangélistes, surtout celle de Matthieu : 1^o les premiers succès de Jésus en Galilée ; 2^o les persécutions qui firent naître en lui la pensée et la résolution de mourir à la tâche ; 3^o la réalisation de ces prévisions dans le tragique voyage de Jérusalem.

Pour les indications chronologiques spéciales, les quatre évangiles diffèrent entre eux et trahissent tous un penchant à grouper les faits ou les discours analogues. Il faudrait renoncer à écrire l'histoire de Jésus d'après ces données, si l'on n'avait pas la certitude, confirmée d'ailleurs par plusieurs traits dispersés ici et là dans les évangiles, que Jésus a eu un développement. C'est ce développement dont nous chercherons à déterminer la marche.

¹ *Geschichte Jesu von Nazara in ihrer Verkettung mit dem Gesammtleben seines Volkes*, frei untersucht und ausführlich erzählt von Dr Theod. Keim. II^{er} Band, 1871, vii et 618 pag., III^{er} Band. 1871-1872, xi et 673 pag. — Pour le premier volume, voir le *Compte-rendu*, ann. 1868, pag. 498 et suiv.

I^{re} PARTIE**LE PRINTEMPS GALILÉEN****CHAPITRE PREMIER****Le premier discours.**

Jésus commence au printemps de l'an 34 de notre ère à se présenter à la foule et acquiert bientôt, par la force de ses discours, le titre de scribe, de rabbi et même de prophète.

Quel fut le contenu de ses premiers discours ?

Ce n'est pas le sermon sur la montagne du premier évangile qui nous l'apprendra ; car bien des indices, tirés du contenu de ces discours et des circonstances décrites par l'évangéliste, prouvent que le sermon de la montagne appartient à une époque plus avancée du ministère de Jésus, comme on le voit dans Luc. Celui-ci nous rapporte des paroles qui auraient été le début de Jésus à Nazareth ; mais cette espèce de programme manque de vérité ; il fourmille d'anachronismes, et il est contraire au caractère de Jésus. Jean, à son tour, nous donne en premier lieu l'entretien de Jésus avec Nicodème, mais ni le temps, ni le lieu, ni le contenu de ce discours ne permettent de le considérer comme authentique.

Cependant on trouve dans le sermon sur la montagne quelques fragments qui doivent avoir fait partie des premiers discours de Jésus, en particulier les déclarations qui répondent à la question : quel doit être ici-bas le soin capital de l'homme ? Telles sont par exemple les recommandations : « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, » et toutes celles qui s'y rattachent, ou celles qui en découlent : « Ne soyez pas en souci, » « Demandez et vous recevrez. » Dans ces passages, les rapports de l'homme avec Dieu ne sont pas considérés comme quelque chose d'idéal, mais comme une réalité. Entre Dieu et l'homme, il y a échange constant. Ce ne fut que plus tard que Jésus fit des réserves, et accompagna ses prières de ces mots : « toutefois que ta volonté soit faite et non pas la mienne. »

Quant à la morale, nous la voyons apparaître dans des préceptes comme ceux-ci : « Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés ; » « tout ce que vous voulez que les autres vous fassent, » etc., etc. Le dernier fragment de ce premier discours que nous cherchons à reconstruire fut probablement la parabole de la maison bâtie sur le roc ou sur le sable.

Le mot d'ordre ou le texte de Jésus nous a été conservé par Matthieu dans sa forme primitive : « Convertissez-vous, car le royaume des cieux est proche. » Ces paroles, qui rappellent l'ancienne alliance et qu'on trouve déjà dans la prédication de Jean-Baptiste, rattachent à ce dernier l'œuvre du nouveau maître, et elles en dessinent dès l'abord l'étendue. La question principale, à laquelle Jésus répond, est : Comment vient le royaume des cieux ?

Le terme primitif conservé dans Matthieu, remplacé dans les autres évangiles par le terme de royaume de Dieu, et qui ne se trouve nulle part dans les épîtres, désigne pour le moins autant une communion des croyants avec Dieu sur la terre qu'un état futur des âmes au delà du tombeau, autant un rapport spirituel qu'un ensemble de manifestations miraculeuses. Dans Math. V, on trouve ces deux expressions mises en parallèle : « le *royaume des cieux* est à eux ; » « ils hériteront de la *terre*. »

Jésus n'a pas exclu les espérances terrestres d'Israël ; il les a spiritualisées. Son œuvre a été de réveiller et de stimuler les dispositions morales qui devaient préparer la venue de ce royaume sur la terre, et qui devaient en être l'élément le plus précieux. Il fait du moyen le but, et, sans renoncer aux espérances messianiques de son peuple, il prêche un royaume des cieux qui consiste dans la justice, dans l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Cette idée de justice, en soi, est tout à fait juive ; mais Jésus lui donne une nouvelle forme. La justice est, selon lui, la relation filiale de l'homme avec Dieu son Père, relation qui doit commencer sur l'heure pour grandir et pour arriver plus tard à la perfection.

Ce royaume qui, pour les Grecs et même pour les Juifs, n'était qu'une image, désignait dans la bouche de Jésus quelque

chose de réel, la prédication de la bonne nouvelle, un joyeux message, surtout dans les premiers temps. S'il croyait à la venue du royaume des cieux, c'est qu'il comptait sur l'amour du Père prêt à se manifester aux petits. — Le nom de « fils de l'homme, » tiré du psaume VIII et de Daniel, révèle le sentiment qu'eut Jésus, dès l'origine, de sa dignité spéciale, de sa place exceptionnelle en tant que membre de la pauvre humanité, et comme représentant, aide et chef de cette humanité.

Le changement de dispositions est pour Jésus, comme pour Jean-Baptiste, la condition de l'entrée dans le royaume. Seulement Jésus établit une distinction entre les méchants, chez lesquels la conversion est une révolution, et les bons qui, déjà sur la bonne voie, n'ont à déplorer que l'insuffisance de leur fidélité. Dans les passages où il parle de sa prédilection pour les pécheurs, il montre l'immensité de sa miséricordieuse sympathie, sa foi à la possibilité du retour chez l'homme, bien que d'ailleurs il insiste sur les suites funestes du péché et sur la nécessité d'un secours divin. Plus prédicateur que dogmaticien, Jésus a néanmoins indiqué les traits essentiels de la solution d'un grand problème, savoir la puissance infinie et les bornes de la liberté humaine, le secours de Dieu à la fois efficace et nécessaire pour sauver la liberté de l'homme.

La conversion prêchée par Jésus est le retour de l'homme à lui-même, lequel implique le retour à Dieu. Plus ce retour est complet, moins aussi il se rattache à un acte extérieur, baptême ou confession. L'imposition des mains et l'absolution solennelle n'ont lieu que dans des cas spéciaux. La réconciliation devient pour l'âme un fait, accompli dans la communion filiale avec le Père. La vie de l'homme converti est désormais tournée vers Dieu; il a en Dieu une confiance infinie par laquelle il peut tout. Son culte consiste à lui devenir semblable, non-seulement à être bon comme Dieu est bon, mais à exercer envers tout homme la bonté dont Dieu use envers tous. Jésus ne recommande pas d'autre culte. Ces préceptes se rattachent à l'Ancien Testament, mais ils en diffèrent en ce que Jésus est le médiateur de cette connaissance du Père céleste, et que les devoirs, dégagés de toutes limites, prennent un caractère absolu. Cela suffit pour

montrer que l'analogie constatée entre certaines paroles de Jésus et les préceptes les plus élevés des moralistes païens, est plus apparente que réelle. Jésus prend la vie et la vérité au sérieux, et, loin de mutiler l'existence humaine, il l'édifie et la complète.

Comme l'ont remarqué les Pères, les discours de Jésus se distinguent dans les synoptiques par l'absence d'abstraction, par l'emploi d'images vraies, saisissantes et directes. L'éloquence et la poésie n'y sont que des moyens pour arriver au but, mais elles ont aussi une force extraordinaire, dont le quatrième évangile est bien éloigné.

C'est à Capernaüm d'abord, puis dans les villes du voisinage, au nord et au nord-ouest, que Jésus s'adressa d'abord au peuple. Il parlait tantôt dans les synagogues, tantôt sur les places publiques, tantôt enfin sur le rivage de la mer. Bien des discours portent le cachet des lieux où ils furent prononcés.

CHAPITRE II

Les œuvres de Jésus.

Quand on parle des actes accomplis par Jésus, on entend par là tout ce qu'il a fait, mais l'attention se porte instinctivement sur les actes miraculeux.

Sur ce point, les récits évangéliques sont de nature à nous inspirer des doutes sérieux à cause des divergences, des contradictions qu'il y a entre eux, et aussi à cause des exagérations qu'on trouve dans les évangiles les plus récents. D'ailleurs s'ils parlent d'une foule de guérisons miraculeuses, ils n'en racontent que quelques-unes, et presque toujours les mêmes.

Il faut d'abord éliminer certaines classes entières de miracles : ceux avant tout dont il n'est fait qu'une mention générale (Math. IV, 23, etc., etc.); puis ceux qui ne sont que des incidents d'importance secondaire dans les moments solennels de la vie de Jésus, comme la guérison de la jeune fille lors de la rencontre du Maître avec la Cananéenne ; puis ceux qui sont racontés à

double; en outre plusieurs miracles imaginés par l'amour des juifs pour les prodiges et tirés de paroles de Jésus ou de l'impression produite par sa personne; par exemple l'histoire du possédé et des pourceaux de Gadara; enfin les miracles qui ne sont qu'une répétition de prodiges racontés dans l'Ancien Testament.

Ce qui contribue le plus à nourrir nos doutes, c'est l'ignorance dans laquelle nous sommes sur la manière dont ces miracles ont été accomplis; il faut s'estimer heureux si l'on parvient à sauver quelque chose de tous ces faits miraculeux.

Il est hors de doute d'abord que Jésus, sollicité par la foule et par sa propre commisération, se laissa entraîner à exercer une action sur des malades qu'on lui présentait. Il le fit par le moyen de l'attouchement, par l'ascendant moral de sa personne, et par la parole. Ces guérisons supposaient généralement chez le malade ou chez son entourage une certaine disposition à croire, une sorte de foi, quoiqu'il n'en soit pas fait dans tous les cas une mention expresse. On retrouve cette coopération du malade jusque dans la guérison des possédés qui, vis-à-vis de Jésus, se sentaient attirés ou repoussés.

Sur ce point, du reste, on voit des différences notables entre la conception plus spirituelle de Matthieu et celle des évangiles plus récents. Le quatrième évangile, il est vrai, attribue ces actes moins à une force magique qu'à la puissance divine qui était en Jésus; mais d'un autre côté il exagère le rôle messianique de ces guérisons. Il paraît assuré toutefois qu'en répondant au désir des malheureux qui l'entouraient, Jésus a cru donner une preuve réelle de sa dignité messianique. L'ascendant de sa personne était à ses yeux comme un sceau divin qui lui était apposé en raison de la consécration de sa vie entière à Dieu.

Pour déterminer le point de départ et la suite des guérisons, nous n'avons à notre disposition que les caractères généraux du ministère de Jésus.

Il est à croire que le premier miracle, en quelque sorte involontaire, de Jésus, fut la guérison de la belle-mère de Pierre, chez laquelle la surprise et un sympathique serrement de mains, joints à l'ambition naturelle qu'avait cette femme de servir ses

hôtes, vainquirent la fièvre. Laissons de côté les amplifications introduites par les évangiles ; mais constatons que par leur récit de la fuite de Jésus après cette guérison, ils nous montrent qu'il avait le sentiment d'avoir éveillé dans son entourage une fausse et charnelle confiance en lui.

Le second miracle fut celui du lépreux. Le fait lui-même ne peut être contrôlé ; mais la recommandation expresse de garder le silence, et l'ordre de suivre les prescriptions de la loi pour obtenir la réhabilitation officielle, nous autorisent à penser qu'il n'y eut alors de la part de Jésus qu'un préavis favorable concernant la guérison, préavis accompagné du témoignage charitable de l'attouchement.

La guérison du paralytique (évidemment la même que celle du malade de Béthesda dans le quatrième évangile) fut probablement le résultat de l'ébranlement salutaire qu'opéra la parole de Jésus dans un homme dont la maladie était plus morale que physique.

Quant à la quatrième guérison miraculeuse, celle du fils du capitaine de Capernaüm, répétée et amplifiée dans Luc et dans le quatrième évangile, elle fut le résultat d'une attente pleine d'anxiété en même temps que de la foi du père et de l'enfant.

On ne saurait nier que Jésus ne partageât en quelque degré la croyance généralement répandue alors, mais d'origine persane, concernant les mauvais esprits et la possession. Seulement il spiritualisait cette croyance en tenant compte surtout de son sens moral. Malgré les contradictions des récits des synoptiques, en dépit du silence absolu du quatrième évangile sur ce point, il est plus que probable que Jésus dut en effet tenter la guérison de maladies attribuées à la possession, d'autant plus que, dans ce temps-là, beaucoup de personnes s'occupaient de ce genre de cure. A la manière dont il s'y prend, d'après ses propres paroles et les réponses qu'il reçoit, et en tenant compte des amplifications de la foule superstitieuse et des évangélistes eux-mêmes, on voit que ces guérisons se réduisaient à une action morale de Jésus, à l'influence d'un esprit sain et très énergique sur des êtres égarés, privés de tout équilibre, et qui, grâce à lui, reprenaient possession d'eux-mêmes.

Toutefois ces guérisons n'eurent pas lieu dans les premiers temps. Celle que Luc et Marc placent dans la synagogue de Capernaüm est une invention, ou bien une imitation de la guérison du Gadarénien.

CHAPITRE III

Jésus et ses disciples.

Comme les prophètes et les rabbins, Jésus groupa autour de lui des disciples choisis, les uns dès le commencement de son ministère, d'autres plus tard. Ces appels directs et subits, dans lesquels il était guidé par une sorte de pieuse intuition et de confiance enfantine, nous sont rapportés dans Matthieu d'une manière simple et avec le cachet de l'authenticité. Chez Luc et dans le quatrième évangile, par contre, les circonstances sont arrangées en vue des thèses à prouver, et revêtent, surtout dans le quatrième évangile, un caractère de grandeur incontestable, mais fantastique. L'auteur voulait mettre Jean à la première place parmi les disciples.

Les personnes qui suivaient Jésus se trouvaient dans des conditions assez différentes ; mais en général elles appartenaient aux classes moyennes de la société, et étaient pour la plupart encore jeunes et intègres.

C'est à ses disciples qu'il adressa le discours appelé *le sermon sur la montagne* ; la montagne était une colline qui ferme au nord de Capernaüm la plaine de Génézareth. Le discours nous a été conservé dans le chapitre V et le commencement du chapitre VI de Matthieu. La version de Luc porte les traces de la compilation et d'un arrangement arbitraire.

Le sermon sur la montagne se divise en trois parties : les invitations et les promesses renfermées dans les *macarismes* ; le champ d'action assigné aux disciples ; enfin, la partie la plus importante où, dans deux groupes de trois exemples chacun, Jésus oppose la loi vraie, comprise dans sa plénitude, aux interprétations et aux enseignements des anciens. Jésus ne com-

promet pas la loi mosaïque; il l'affirme au contraire, mais il apprend à ses auditeurs à faire une distinction dans la loi entre ce qui est grand et ce qui est petit. Puis en prenant le commandement de la charité pour point central, essentiel, il franchit les bornes du judaïsme et ouvre à ses disciples une carrière nouvelle. Il y a quelque chose d'analogue au commencement du chapitre VI dans la critique de l'aumône, de la prière et du jeûne, tels que les pratiquaient les formalistes de l'époque. Au fond Jésus remplace le commandement par la liberté.

Non moins que ses discours, l'exemple de Jésus, sa vie si simple, si naturelle, si digne, son inaltérable affection, la poursuite fidèle et constante de son œuvre, devaient exercer une grande influence sur ses disciples.

CHAPITRE IV

Succès de Jésus et de ses disciples.

Les succès de Jésus, d'abord restreints, s'étendirent progressivement au sein du peuple impressionnable de la Galilée. Le caractère de sa prédication et sa conduite égale vis-à-vis de tous devaient particulièrement attirer les petits, les pauvres, les pécheurs et les femmes. D'abord la résistance des docteurs fut pour ainsi dire nulle; mais diverses circonstances, le repas que Jésus prit avec les péagers, se plaçant ainsi au-dessus des préjugés de pureté lévitique, la scène des épis arrachés par les disciples, et dans laquelle Jésus échappe aux critiques des scribes et fait allusion à sa dignité, enfin le pardon des péchés qu'il accorde au paralytique et que les pharisiens considèrent comme un blasphème, tout cela amena une tension toujours plus prononcée entre Jésus et les docteurs de la loi. D'un autre côté ses succès réels sont confirmés par le regret qu'il exprime au sujet du petit nombre d'ouvriers relativement à la grandeur de la moisson.

Le fait d'un choix de disciples intimes et d'envoyés ne saurait être contesté. Le nombre de douze eut évidemment un sens

symbolique. Ce choix eut lieu lors de la mission que Matthieu place aux environs de Pentecôte, c'est-à-dire trois ou quatre mois après les débuts du ministère de Jésus. — A l'exception d'un seul envoyé (Lebbée ou Thaddée, Judas de Jacob, trois noms qui cependant ne s'excluent pas nécessairement les uns les autres), tous les noms sont les mêmes dans les quatre registres de Matthieu, de Luc, des Actes et de Marc; ils ne varient guère que pour la place qu'ils ont dans les diverses listes.

Pierre est toujours le premier, non-seulement dans les listes, mais pour l'intelligence et le cœur, ainsi que dans l'affection de Jésus. C'est dans le quatrième évangile seulement que Jean l'emporte sur Céphas, l'auteur de cet évangile ayant besoin pour patron de son livre d'un nom dont l'autorité se fondât sur des relations très intimes avec Jésus. Le choix de Judas Iscariote est la preuve la plus authentique des proportions tout humaines de la connaissance de Jésus.

Les paroles prononcées par Jésus lors de la première mission des apôtres se trouvent dans Math. X, 5-15; elles sont reproduites en partie et avec quelques contradictions dans Marc et dans Luc à propos de la mission des soixante-douze disciples. Quant aux résultats de cette mission, que Marc et Luc représentent comme très considérables, Matthieu n'en dit rien par la raison qu'il n'en savait rien; d'où l'on peut conclure que si cette mission ne repose pas sur un malentendu, elle fut dans tous les cas un essai de quelques jours seulement.

DEUXIÈME PARTIE

L'ORAGE EN GALILÉE

A peine a-t-on constaté quelques effets du ministère de Jésus, qu'on remarque déjà une réaction, qui désormais ira croissant, mais en présence de laquelle s'affirme la sûreté du point de vue de Jésus. Le commencement en est nettement indiqué dans les évangiles, surtout dans celui de Matthieu.

CHAPITRE PREMIER

Combats et déceptions.

Les premiers adversaires de Jésus furent les scribes, que ses succès et l'effet de ses guérisons indisposèrent bientôt contre lui. Leur impatience irritée éclata enfin quand ils l'accusèrent de chasser les démons par le prince des démons, et quand ils lui reprochèrent que ses disciples ne se lavaient point les mains avant de manger. Dans sa réponse Jésus retourne l'accusation contre eux, et formule d'une manière profonde, quoique voilée encore, le grand principe que « ce n'est pas ce qui entre dans l'homme qui souille l'homme, mais ce qui sort de l'homme, » principe qu'il explique avec plus de détails aux autres auditeurs et à ses disciples.

Jean-Baptiste aussi parut méconnaître Jésus; mais celui-ci, malgré la sévérité de sa réponse, ne laisse pas de lui assigner une place élevée dans la préparation du royaume. Plus tard, vers la fin de son ministère à Jérusalem, il proclamera hautement l'importance de son précurseur. Il eut aussi à redresser les vues arriérées des disciples de Jean à l'égard du jeûne : il le fit dans les deux paraboles du vieil habit et de l'outre.

Cependant l'opposition continue de s'étendre; à la fin on trouve dans les paroles même de Jésus des allusions qui prouvent qu'on l'accusait d'être un buveur et un mangeur, un ami des péagers et des pécheurs.

CHAPITRE II

Assurance croissante.

Les succès de sa prédication aussi bien que la résistance qu'on lui opposait, contribuèrent à mûrir et à affermir Jésus, mais ne lui donnèrent point le sentiment de ce qu'il était. Il l'avait eu dès l'origine, et les frottements³ qu'il eut avec ses adversaires ne firent que le développer. Le progrès essentiel qu'on remar-

que à ce moment de sa vie, c'est que désormais il ne considère plus le royaume des cieux comme futur, mais comme présent. Il ne cherche pas, comme les juifs, une situation nouvelle. Le règne de Dieu, le règne de l'esprit, est au milieu de vous, dit-il. Si le royaume est là, le Messie aussi doit y être ; et Jésus sait quelle place lui est assignée personnellement. Il l'exprime dans une parole dont la teneur a dû être primitivement celle-ci : « Personne ne connaît le Père que le Fils, et le Fils que le Père, et celui à qui il le révèle. » Son privilège consiste en ce que lui, le premier, il a connu le Père, et que le Père le connaît et le fait connaître aux hommes. Sa vocation est de représenter dans sa personne les plus hautes vérités spirituelles. Il a connu Dieu comme personne ne l'avait connu, et Dieu, à son tour, a fait de lui l'objet de sa contemplation et de son amour. Ils s'inclinent l'un vers l'autre pour se contempler mutuellement avec joie dans une égalité d'action, spirituelle d'essence et de nature. Enfin cette communion du Père et du Fils se rend volontairement accessible aux hommes.

La tâche du Messie est donc de communiquer aux hommes à la fois la plus haute connaissance de Dieu et sa communion. A cet égard Jésus a droit à nos hommages, nous lui reconnaissons le titre de Messie qu'il s'est donné lui-même, expression judaïque du suprême idéal de l'humanité. Jésus doit avoir été revêtu d'une dignité spéciale, qui ne l'a pas rendu l'égal de Dieu sans doute, mais dont Dieu ne pouvait pas ne pas reconnaître la grandeur exceptionnelle. Comprise ainsi la christologie ne renferme pas d'obscur mystère : Jésus n'est pas un être divin dans le sens du quatrième évangile, un Dieu se faisant homme, mais un homme semblable à Dieu, s'élevant à Dieu : « J'ai connu le Père, et le Père m'a connu. »

Outre ce passage, on trouve dans les discours de Jésus le nom de Fils de Dieu qu'il se donne lui-même. Mais on se convainc aisément que, en employant ce terme, il part de l'idée d'une parenté de l'homme avec Dieu, et qu'il pense aussi à sa dignité messianique. Ainsi donc ce terme ne renferme rien de plus que la déclaration ci-dessus mentionnée, concernant la connaissance que Jésus avait du Père.

Dans tous les cas nous avons en Jésus un être purement humain, ce dont lui-même n'a jamais douté. Il ne s'est rien attribué qui ressemble à la préexistence ; son pouvoir ne lui appartient pas en propre, mais lui a été transmis, confié. Il n'a ni la toute-science divine, ni même la bonté parfaite qui se trouve en Dieu seul. On reconnaît dans son activité les bornes imposées à l'imperfection de la nature humaine. C'est en cela que le Christ des synoptiques se distingue du Christ du quatrième évangile, où, au milieu de passages admissibles, apparaissent tout à coup des allusions à la préexistence, déductions purement subjectives, reposant non sur des faits, mais sur des réflexions individuelles de l'auteur.

D'après les exemples et les enseignements de l'Ancien Testament, joints à sa propre expérience, Jésus dut bientôt comprendre qu'il s'agissait de sauver non l'ensemble de la nation, mais un nombre relativement restreint de croyants, une sorte de « résidu, » selon l'expression d'Esaië. De qui se composera ce petit nombre ?

Il semblerait naturel, en effet, que Jésus eût prêché alors, en présence du dédain des grands et des riches, un évangile des pauvres, comme Luc nous le rapporte. Mais les privilèges que, dans cet évangile, le maître accorde à la pauvreté, et les paroles dures qui sont mises dans sa bouche contre les riches, sont en contradiction avec la simplicité des discours et du caractère de Jésus. Il n'a exclu personne, et si, dans sa réponse aux disciples de Jean, il déclare que l'évangile est annoncé aux pauvres, il énonce un fait, et non pas une menace contre les riches.

Quant aux païens, Jésus put voir dans la conversation de quelques-uns d'entre eux une compensation pour la défection d'Israël. Nous n'admettons ni l'opinion orthodoxe qui veut que dès l'origine Jésus ait eu une vue distincte de la marche future du royaume, ni l'opinion de la critique moderne qui considère Jésus comme un pur judaïsant. Les faits prouvent que, vers la fin de son ministère en Galilée, la résistance des juifs d'un côté, et de l'autre, la foi étonnante de quelques païens mirent en échec ses préjugés juifs. L'étendue de la tâche lui paraît plus

grande ; il conçoit la possibilité d'un rejet d'Israël de la part de Dieu. La question était soulevée : si, malgré ses refus de frayer avec les païens, ceux-ci viennent à lui, ne se pourrait-il pas qu'il y eût dans le royaume autant de gens des nations que d'enfants d'Abraham ? La conduite admirable de la Cananéenne en particulier dut briser la résistance de Jésus , et devint l'occasion d'un développement nouveau de sa pensée.

Toutefois les idées juives d'un jugement , d'une catastrophe finale et prochaine subsistent dans son esprit en raison même de l'opposition des adversaires et du mélange qu'il remarque parmi ses disciples. Ainsi il se voit arrêté dans son développement spirituel par la puissance surhumaine des obstacles. Aujourd'hui que ces obstacles alors insurmontables se sont trouvés impuissants dans le cours de l'histoire, nous pouvons, grâce à Jésus et en prolongeant sa pensée, concevoir le royaume des cieux dans toute sa spiritualité et son actualité. Ajoutons que si sa conception a été retenue dans le judaïsme, il n'en n'a pas moins fidèlement lutté jusqu'à la fin, comme s'il avait voulu, contre toute espérance, faire la conquête d'Israël.

CHAPITRE III

Derniers efforts en Galilée.

Les discours de la fin du séjour en Galilée sont adressés à d'anciens auditeurs ; toutefois Jésus ne renonce jamais à l'extension du royaume. C'est à ce moment que les évangiles placent son voyage à Nazareth , pendant lequel apparut dans toute sa crudité l'incrédulité de la famille de Jésus. A partir de ce moment, ses discours, où il rappelle sans cesse la nécessité de rompre tout , même les liens de famille , pour être fidèle au royaume, ses discours prennent un tour de plus en plus grave, parfois menaçant. Les invitations affectueuses deviennent plus pressantes, il parle plus ouvertement, et sa condescendance va jusqu'à adopter le langage le plus populaire. Il s'adresse aux foules en paraboles comme dans une langue plus facile à comprendre. Le but négatif ou même cruel que lui prê-

tent les évangélistes, pour expliquer l'emploi de cette forme d'enseignement, ne saurait être concilié ni avec la pensée de Jésus, ni même avec certains indices plus anciens qui se trouvent ici et là dans les textes.

Il y a un groupe de paraboles qui forment un tout : celles du semeur, de l'ivraie, de la perle, du trésor et du filet. Peut-être y eut-il à cette occasion une recrudescence de foi parmi le peuple ; car Jésus semble avoir conçu de nouvelles espérances, dont l'expression se trouve dans les deux paraboles du levain et du grain de moutarde, mises si bien à leur place dans l'évangile de Luc. (XVIII et suiv.)

A ce moment aussi, les évangiles signalent, à côté des guérisons miraculeuses, des prodiges proprement dits. Plusieurs sont racontés par les quatre évangiles, mais ils portent à divers degrés des traces d'amplification, si ce n'est un cachet mythique très prononcé. Ce sont les guérisons des démoniaques de Gadara, de la main sèche, de la femme courbée, de l'hydropique et de la femme à la perte de sang, les résurrections de la fille de Jairus et du fils de la veuve de Naïn ; l'apaisement de la tempête et des flots de la mer, la marche sur les eaux, la multiplication des pains, la pêche miraculeuse et le miracle de Cana.

A ce moment aussi, on voit la foule accourir de nouveau, plus nombreuse et plus enthousiaste. Toutefois nous considérons comme une exagération manifeste la notice du quatrième évangile qui prête au peuple l'intention de proclamer Jésus roi. En dépit de ces succès apparents, l'orage se préparait au loin.

CHAPITRE IV

Les avant-coureurs de la fin.

La première attaque sérieuse dirigée contre Jésus fut la mort violente de Jean-Baptiste à Machéron ; il en fut profondément ému. C'est à cette date aussi que, selon les évangiles, Antipas s'occupa de Jésus et qu'on entendit parler d'espionnage, de

menaces et d'une arrestation probable. Jésus crut devoir quitter la contrée où était le despote : nouvelle preuve de la parfaite simplicité de son caractère. On compte quatre fuites ou retraites de Jésus : la première à Bethsaïda, au N.-E. du lac ; la seconde à Gadara, au S.-E. ; la troisième sur le territoire phénicien qui n'était pas éloigné ; la quatrième enfin dans la contrée de Césarée de Philippe. Dans ces quatre occasions il se trouva pour quelques jours, quelques semaines peut-être, sur un sol étranger, où Hérode ne pouvait l'atteindre. Mais à la fin la situation lui parut trop tendue, et c'est alors que mûrit dans son cœur une grave et suprême résolution.

CHAPITRE V

Le Messie et la croix.

Ce fut pendant une de ces retraites, loin de la foule, à Césarée de Philippe, que Jésus, en considérant les impressions reçues, les expériences faites en Galilée et sa tâche messianique, comprit qu'il devait faire une tentative à Jérusalem le plus tôt possible. Il prend la résolution héroïque de profiter de la Pâque prochaine pour marcher dans la ligne du devoir, en laissant l'avenir à Dieu. Mais il veut savoir au juste les dispositions de la Galilée à son égard ; à cet effet il interroge ses disciples, cherchant aussi par ses questions mêmes à les préparer à l'issue possible, sinon probable, de son ministère.

La réponse de Pierre, qui est comme l'entrée de l'humanité dans la vraie religion, et la joyeuse déclaration de Jésus telle que nous la rapporte Matthieu, ne sauraient être mises en doute. Jésus parle alors pour la première fois à ses disciples des souffrances auxquelles il s'attend, et il repousse les suggestions de Pierre qui pouvaient ébranler sa grande résolution. On a nié l'authenticité de cette scène ; mais dans la situation et les préoccupations du moment, avec le résultat en somme négatif de son œuvre en Galilée, sa crainte instinctive de la mort, et la connaissance qu'il avait de l'Ancien Testament (Ps. CXVIII), il

importe peu que l'idée d'un Messie souffrant fût ou ne fût pas étrangère aux juifs ; on comprend que Jésus, après les expériences faites et en présence du sort de Jean-Baptiste, ait tenu à regarder en face l'avenir « et ait commencé à y voir une dispensation divine, le passage inévitable qui devait le conduire à la victoire. »

Ce n'est pas la résurrection, mais la reprise victorieuse de son œuvre sur la terre, qu'il préoccupe ; après sa défaite il reviendra, dans peu de temps, du ciel, établir définitivement le règne de Dieu. Par la mort qui l'introduira devant le trône de l'Ancien des jours (Daniel), il recevra l'investiture finale de la dignité messianique. A son retour et à l'achèvement du royaume correspondent un jugement et une transformation générale dans le siècle à venir. Tout en gardant sur les derniers temps la réserve d'un esprit sobre et sain, Jésus fait bien de sa personne le centre de l'évolution.

Cependant sa résignation pieuse, qui n'excluait pas l'amour de la vie et quelque angoisse morale à la pensée de la mort, ne donne aucune garantie pour la conduite qu'il tiendra. On peut encore se demander s'il persévérera jusqu'à la fin.

Le mélange de vérité et de poésie dans le chapitre VI du quatrième évangile est fort habile, mais ôte à ses récits toute valeur historique.

CHAPITRE VI

Clôture du ministère de Jésus en Galilée.

Jésus se met en marche pour Capernaüm vers le 25 du mois d'Adar, c'est-à-dire peu avant le mois de Nisan, dans lequel avait lieu la Pâque. Désormais il s'occupe de ses disciples ; il les instruit sur bien des choses, sur l'Elie qui devait venir et qu'il leur fait voir pour la première fois, paraît-il, dans la personne de Jean-Baptiste. C'est à ce propos que les évangiles donnent le récit purement mythique de la transfiguration de Jésus sur un avant-mont de l'Hermon. Il expose à ses disciples le caractère du royaume, leur position et leurs devoirs. A l'occasion d'une

guérison qu'ils avaient tenté en vain d'opérer, il leur montre que la condition de la vie nouvelle est la foi. Il en déplore l'absence chez ce peuple qu'il avait voulu affranchir et qui se montrait toujours si incrédule.

A son arrivée à Capernaüm, on lui demande l'impôt de deux deniers. Dans sa réponse, aussi authentique que l'histoire du poisson l'est peu, Jésus se donne ouvertement à lui-même, puis aussi à son disciple, le nom de Fils de Dieu. Dès lors, il s'occupe d'ébaucher l'organisation de son association. La querelle d'ambition parmi ses disciples l'y avait engagé; il leur donne des conseils pour arranger les différends, et les exhorte au pardon et à l'emploi de la prière en son nom. La promesse qu'il leur aurait faite alors d'être toujours au milieu d'eux, paraît suspecte, si l'on y voit une allusion à la toute-présence; mais il est bien probable que Jésus a voulu parler d'une sympathie, d'un accord spirituel entre ses disciples et lui.

Son dernier mot en Galilée est la réponse qu'il oppose aux avertissements hypocrites de ses adversaires. Il leur montre combien peu il se soucie des menaces d'Hérode, et il leur dévoile franchement son projet de voyage à Jérusalem. Il y sera dans trois jours; c'est là, on le sent, qu'il atteindra son but et trouvera sa fin.

TROISIÈME PARTIE

LE MESSIE A JÉRUSALEM

CHAPITRE PREMIER

La caravane des pèlerins.

Jésus quitta Capernaüm vers le 3 avril 35, accompagné de quelques disciples et de quelques femmes qui tenaient à le suivre. Pour éviter la Samarie, il passa par la Pérée qui lui offrait d'eux la route la plus sûre et la moins fréquentée.

Luc dit que Jésus traversa la Samarie; il parle aussi d'une mission triomphante de soixante-dix disciples et de la recon-

naissance d'un lépreux samaritain ; mais soit ces récits, soit la parabole du bon Samaritain, portent l'empreinte évidente d'une composition artificielle, et sont tout aussi peu authentiques que l'entretien de Jésus avec la Samaritaine, rapporté par le quatrième évangile. Il est hors de doute que Jésus n'a exercé son ministère en Samarie ni au commencement ni à la fin de sa carrière publique.

Au moment où Jésus foule le sol de la Judée, son élan renaît ; les synoptiques nous rapportent un plus grand nombre de paroles et de faits, dont cependant il n'est pas toujours facile de fixer la date précise : la bénédiction des enfants, la déclaration au sujet du divorce, par laquelle Jésus brise avec la loi mosaïque, puis l'histoire du jeune homme riche, l'entretien de Jésus avec ses disciples sur le pouvoir de la richesse et sur les bénédictions promises à ceux qui quittent tout pour le royaume des cieux, enfin la parabole des ouvriers et du maître de la vigne.

La route de Jéricho rappelle à Jésus sa prochaine arrivée à Jérusalem et la crise qui devait avoir lieu. Il en parle à ses disciples, qui se préoccupent moins du côté lugubre des événements qui se préparent que de la manifestation glorieuse du Messie ; et deux d'entre eux, les fils de Zébédée, font demander à Jésus par leur mère les premières places dans son royaume. Mais il oppose à l'ambition de siens le principe que pour régner il faut servir et l'exemple de sa mort, dont il parle comme d'un tribut à payer pour plusieurs.

L'histoire de Zachée, chargée de traits invraisemblables, et puisée par Luc dans son évangile ébionite, ne peut-être considérée comme authentique. En revanche la guérison de l'aveugle au sortir de Jéricho, est de toutes les guérisons d'aveugles celle qui offre le moins de prise à la critique.

CHAPITRE II

Entrée à Jérusalem.

Malgré ses pressentiments sinistres, Jésus, avec la foule des pèlerins animés par sa présence et qui saluent en lui le Messie,

rouvre son cœur à l'espérance pendant le voyage de Jéricho à Jérusalem. Aussi ses larmes sur Jérusalem n'ont-elles été imaginées qu'après la ruine de la ville sainte.

Nous retrouvons ici le quatrième évangile qui nous raconte, après les allées et venues perpétuelles de Jésus, la résurrection de Lazare. Les voyages de Jésus, ses discours de Jérusalem, ses procédés provoquants à l'égard du peuple, qui font mettre sa tête à prix, les dangers qu'il court à plusieurs reprises, ses fuites, enfin le grand miracle qui doit expliquer l'attentat des juifs et la mort de Jésus, que d'ailleurs il recherche, tout cela est de l'invention de l'auteur du quatrième évangile.

La résurrection de Lazare, considérée soit dans son ensemble et dans ses détails, soit dans les circonstances qui l'ont accompagnée, est, historiquement parlant, une impossibilité, quelle que soit d'ailleurs la grandeur et la beauté de la narration. Vu de près, ce récit offense la délicatesse, la vérité, la religion elle-même, et nous offre un Jésus qui n'a rien de commun avec le Jésus des synoptiques. Evidemment nous avons là une narration artificielle que l'auteur a composée au moyen de quelques données fournies par la tradition évangélique, afin d'expliquer la mort de Jésus et de mettre en relief la puissance divine.

D'après les synoptiques, Jésus ne s'arrêta point en route, mais fit le même jour son entrée à Jérusalem.

En outre, ce fut Jésus, et non pas la foule, comme dit le quatrième évangile, qui prit l'initiative de l'entrée solennelle : On peut admettre en effet que Jésus, pressé de se faire connaître, se laissa diriger par la prophétie de Zacharie, qui rendait si bien le caractère pacifique de sa mission, et qu'il envoya chercher lui-même une ânesse pour faire son entrée à Jérusalem. Les jubilations des disciples et de la foule s'expliquent par l'approche de la ville sainte, l'attente générale du peuple et par la foi des Galiléens dans le prophète de Nazareth. Toutefois les larmes de Jésus et la réponse aux reproches des Pharisiens dont parle Luc sont en contradiction avec le reste de la scène.

La scène du temple, qui eut lieu le même jour (non le lendemain, comme le dit Marc, ni surtout au commencement du mi-

nistère de Jésus, comme le dit le quatrième évangile), fut causée par l'abus révoltant qu'on faisait du parvis, dit des prosélytes, et par le désir qu'avait Jésus d'affirmer ses droits et ses devoirs de Messie.

Cette scène fit sensation ; elle semblait couronner dignement la journée, la plus brillante de la vie de Jésus ; mais de fait, en agissant ainsi, Jésus échangeait la dignité de prophète contre un rôle de Messie juif qu'il ne pouvait soutenir. Il réveillait chez les assistants une attente messianique que sa simple prédication des jours suivants devait décevoir ; de sorte que cette scène lui ravit d'avance ses avantages et ne fit qu'inaugurer les luttes fatales où il devait succomber. Jésus en eut bientôt le sentiment et il se retira dès le soir à Bethphagé.

CHAPITRE III

La lutte suprême.

Le matin suivant, Jésus rentra à Jérusalem et dans le temple, où eut lieu la première passe du duel entre lui et ses adversaires. C'est là que dans la parabole des deux fils, Jésus oppose à la conduite des pharisiens, zélés en paroles mais infidèles dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, la conduite des péagers et des pécheurs, qui après la révolte se rendent à la prédication du Royaume. C'est alors aussi que, pour se défendre contre les pharisiens, il répond à leur question par une autre question, et revendique pour lui une relation directe avec le ministère de Jean-Baptiste. Puis vient la parabole de la vigne et des vigneron, où pour la première fois il se désigne ouvertement comme le Messie et fait allusion au sort qui l'attend.

Dans Matthieu, à la fin de la parabole, la mention du rejet d'Israël et le récit purement mythique de la malédiction du figuier, altèrent le sens primitif de cette similitude. Jésus parle du rejet des chefs d'Israël et non d'Israël lui-même, qui sera gouverné désormais par lui et par ses disciples.

La seconde journée se termine par une tentative manquée

d'arrestation, par la retraite de Jérusalem, et le conciliabule des pharisiens. Matthieu intercale ici la parabole des noces, combinaison artificielle de deux autres paraboles, imaginées après la ruine de Jérusalem.

Le troisième jour (le dimanche 10 avril) est marqué par les questions insidieuses des pharisiens, des hérوديens (parti peu connu, plus politique que religieux) et des sadducéens. Leurs questions portent sur le tribut à payer à César, sur la résurrection et sur le plus grand commandement. Non-seulement Jésus triomphe de ses adversaires dans toutes ces rencontres, mais il prend lui-même l'offensive et leur propose l'énigme du psaume CX. Ce psaume, il est vrai, n'a pas David pour auteur ; mais cela ne diminue point l'importance de la démonstration, puisque les pharisiens croyaient à l'authenticité du psaume et que Jésus voulait seulement leur montrer à côté de la puissance terrestre la puissance supérieure de l'esprit.

Si le récit de la femme adultère était authentique, ce serait probablement ce jour-là que la scène aurait eu lieu.

Bien que les adversaires eussent eu la bouche fermée par Jésus, ils n'en étaient pas plus disposés à l'écouter. Ils songèrent désormais à trouver des moyens violents pour se débarrasser de lui.

Des derniers discours de Jésus que Matthieu nous a conservés, l'un est adressé au peuple et renferme une critique agressive de la conduite des scribes et des pharisiens. C'est bien à ce moment et non pas en Galilée, comme le dit Luc, que Jésus pouvait parler ainsi. Le second discours est cette attaque directe dans laquelle Jésus s'adressant aux scribes et aux pharisiens eux-mêmes, leur lance par huit fois le « malheur à vous ! » — Dans ce chapitre XXIV de Matthieu nous retranchons, comme inauthentiques, d'abord l'exhortation adressée aux disciples sur le titre de « rabbi, » exhortation qui a sa place à la fin de l'institution de la cène, puis le verset 35, qui ne s'explique que par le meurtre d'un certain Barachie, qui eut lieu peu avant la prise de Jérusalem par Titus.

CHAPITRE IV

Les adieux.

Sur le mont des Oliviers, en quittant Jérusalem avec ses disciples, Jésus répondit à leurs remarques sur les constructions du temple par la prophétie de la ruine du sanctuaire. L'authenticité de cette prophétie est fortement appuyée par la déposition des faux témoins, par les paroles dont Etienne lui-même fut accusé, par la nature des circonstances qui pouvaient faire prévoir une issue pareille, enfin par la foi que Jésus avait dans la direction providentielle des choses humaines. Mais le reste du discours est loin d'être aussi authentique que le commencement. Les prophéties n'ont ni l'unité, ni la vraisemblance désirable. D'un côté l'unité manque dans les sujets traités et dans les points de vue contradictoires où se place l'auteur; de l'autre on ne peut admettre que Jésus se soit jamais livré à de pareils calculs sur l'avenir, lui le prédicateur de la foi et de la confiance dans le Père. Nous pensons plutôt que ces prédictions sont l'œuvre d'un chrétien juif, qui les écrivit au déclin de la période apostolique, vers l'an 68 ou 69 après Jésus-Christ.

Cependant il nous reste assez d'éléments solides pour reconstruire un ensemble suffisamment authentique. Après les menaces prononcées contre le temple, Jésus aurait écarté la question des disciples, en les mettant en garde contre le monde et en leur faisant entrevoir au milieu des persécutions le secours du Père. Puis il aurait parlé de son retour, de la réalisation certaine de ses paroles et du devoir des disciples de veiller comme le maître de maison qui attend les voleurs.

La soirée du 12 et le lendemain, un mercredi, Jésus resta à Béthanie. C'est alors qu'il communiqua à ses disciples le sentiment qu'il avait de l'imminence de la catastrophe, faisant peut-être par devers lui un rapprochement significatif entre sa mort et l'immolation prochaine de l'agneau pascal. Il ajouta aussi à ces ouvertures des prophéties concernant le moment de son retour, son œuvre au milieu du peuple, alors délivré de ses anciens chefs, puis la parabole des talents. La parabole

des dix vierges ainsi que celle des brebis et des boucs sont d'une origine plus récente, car on y trouve des préoccupations étrangères à la pensée de Jésus (l'attente des vierges) et des titres que jamais Jésus ne se serait donnés. Ce qui est certain c'est qu'il annonça son retour. Il révélait ainsi à la fois les bornes et la profondeur de son sentiment messianique. Il s'est trompé sans doute, mais il a prouvé par cette espérance qu'il s'attendait à un développement du royaume et à l'expansion irrésistible de la pensée qu'il personnifiait et qu'il communiquait au monde.

Ce fut à Béthanie et ce même jour qu'eut lieu la scène du vase de parfum. Nous ne doutons pas de son authenticité, du moins sous la forme qu'elle a dans Matthieu. Dans le récit de Luc il y a des mélanges, et celui de Jean n'est qu'une combinaison plus ou moins heureuse des autres versions.

Le jeudi 14 nisan, jour où l'agneau pascal était immolé pour être mangé le soir, Jésus envoya ses disciples à Jérusalem pour préparer la Pâque. Des amis devaient lui céder une salle où il pourrait célébrer la fête, seul avec les douze.

Pendant ce temps les pharisiens, d'accord avec les sadducéens, avaient comploté contre Jésus, cherchant un moyen de le saisir sans amener le peuple. Ce fut parmi les disciples eux-mêmes qu'ils trouvèrent l'instrument de leur vengeance.

Judas, le disciple de Cariot, subissant d'un côté l'influence de la ville sainte, du peuple assemblé pour la fête, l'ascendant des principaux et des sacrificateurs dont l'autorité n'était contestée par personne, dominé d'un autre côté par des espérances messianiques charnelles évidemment déçues, Judas en était venu à douter de Jésus et à voir en lui un faux prophète. C'est ainsi seulement que s'explique le phénomène de sa trahison, qu'on lève les inextricables difficultés, les contradictions insolubles du récit traditionnel, et qu'on parvient à sauver la dignité de Jésus lui-même. Judas se rendit à Jérusalem le soir du 13 ou le matin du 14 nisan, soutenu peut-être par le souvenir des prescriptions de la loi contre les faux prophètes. Ses offres furent acceptées : l'argent qu'on lui promit flétrit à la fois les donateurs et le traître.

Vers le soir du 14 nisan, Jésus se rendit à Jérusalem et se mit à table avec ses disciples. Il est difficile de se faire une idée claire de ce souper, surtout de comprendre comment s'en combinèrent les deux parties principales : la pâque et l'institution de la cène. Cependant l'authenticité de celle-ci est suffisamment garantie. Après les paroles de consécration, pendant le repas proprement dit, Jésus, devinant les intentions de Judas, annonça aux disciples, *sans désigner personne* ni par des paroles ni par des gestes, la trahison d'un des douze. C'était le seul moyen de détourner Judas de son entreprise, si cela était encore possible, et de prévenir dans l'esprit des autres disciples les doutes qui les auraient assaillis plus tard. La désignation de Judas dont parlent les évangiles n'est point historique; il est probable que primitivement on transforma en histoire ce qui n'était qu'une citation du Ps. XLI, 9.

La trahison de Judas fournit à Jésus l'occasion d'introduire l'acte auquel il attachait plus d'importance qu'à la Pâque même. Vers la fin du repas, il prit du pain, le rompit, le donna à ses disciples et dit : « Prenez, mangez, ceci est mon corps qui a été donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. » Puis, faisant passer la coupe pour la troisième fois (la coupe dite de bénédiction), il leur dit : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang (sic) de l'alliance, qui est versé pour vous. Faites ceci, toutes les fois que vous en boirez, en mémoire de moi. »

Depuis que le christianisme existe, on scrute cet acte de Jésus, à la fois si solennel et si mystérieux, si grand et d'un sens si profond. Nous ne discutons plus comme nos devanciers. Nous savons que « ceci est » veut dire « ceci signifie, » et que la cène est en quelque sorte la dernière parabole de Jésus (*Weiszæcker*). Mais Jésus y a mis plus qu'un symbole ; il voyait dans sa mort prochaine le salut de ses disciples, et il voulait, par cette cérémonie, leur en donner la possession actuelle. La parole accompagnée d'un signe devait leur assurer les effets de sa mort. Ce qu'il y a de plus admirable c'est que Jésus ait eu ces pensées, et les ait eues dans un pareil moment.

La cène nous fait connaître aussi comment Jésus considérait

la mort à la rencontre de laquelle il allait. Il a parlé de ses souffrances et de sa mort à trois reprises. A Césarée de Philippe il montre à ses disciples que c'est là la condition et le moyen de son élévation messianique. Plus tard, près de Jéricho, dans son entretien avec les ambitieux fils de Zébédée, sa soumission et ses souffrances personnelles ont à ses yeux une importance plus générale et lui apparaissent comme des actes utiles à l'humanité. Désormais la condition de la gloire messianique se présente à lui sous la forme nouvelle d'une œuvre de salut pour l'humanité. Avec l'idée de rançon que pouvait lui suggérer la fête de Pâques, il devait lui être facile de considérer sa mort comme une mort expiatoire. Enfin le jeudi, en célébrant la Pâque avec ses disciples, il en vient à voir dans sa mort la condition de la nouvelle alliance, le sceau de la paix et de l'adoption.

Ce changement dans les vues de Jésus est un progrès. Il avait considéré les souffrances et la mort comme les conditions de son achèvement personnel, de sa gloire messianique; maintenant il est avant tout préoccupé du bien de ses frères, animé d'un amour ardent pour eux, et voilà pourquoi il veut faire de ses souffrances et de sa mort un sacrifice en faveur de l'humanité, sacrifice analogue à celui de l'agneau pascal, signe de jugement pour les Egyptiens (les adversaires), et de grâce pour les Israélites (les disciples).

Il y avait dans cette conception un retour aux anciennes idées de sacrifices expiatoires, dont les prophètes et Jésus lui-même avaient eu depuis longtemps raison. Mais ce recul s'explique par les circonstances où Jésus se trouvait, par la réalité de la mort qui s'approchait, et qui devait être le martyre d'un témoin de la vérité, ou plutôt du témoin par excellence; il était naturel que toutes les pensées de Jésus revêtissent à ce moment une forme judaïque. Ce qui en fait la valeur, c'est cette volonté arrêtée que Jésus avait de tirer parti de sa mort en faveur de l'humanité. Si l'expression n'est pas tout à fait juste, qu'importe? des millions d'hommes, à leur tête l'apôtre Paul, y ont trouvé un moyen de croire à la profondeur de leur misère morale, et à l'œuvre rédemptrice de Jésus. Jésus n'avait-

il rien en vue, lorsqu'il donnait à l'humanité dans la cène un gage de salut ?

Luc et Paul nous ont conservé les termes, mots qui prouvent que Jésus voulait faire de ce repas un acte central des assemblées de ses disciples. On ne peut douter de l'authenticité de ces paroles. Toutefois ce fut peu à peu seulement et sous l'influence paulinienne qu'on arriva à dégager des repas ordinaires et des agapes la célébration de la cène proprement dite.

Après l'institution de la cène, Luc ajoute encore l'exhortation que Jésus adressa aux disciples sur l'humilité. Seulement Luc y met un ton que Jésus ne pouvait pas avoir. Telle qu'elle est dans Matthieu, cette exhortation termine dignement l'entretien de la Pâque.

Peut-être faut-il placer ici l'institution du baptême, qui, jointe dans Matthieu aux récits de la résurrection, en partage le caractère inauthentique, mais qui, à ce moment suprême où le souvenir de Jean-Baptiste devait être si présent à Jésus, était un complément naturel de la cène.

Quant aux longs discours que rapporte le quatrième évangile à la suite du lavage des pieds, ils ne sont pas plus authentiques que la cérémonie elle-même. Ces chapitres n'ont aucun rapport avec les récits des synoptiques, et on s'aperçoit bien vite qu'ils ont été inspirés par une dogmatique postérieure. Ils ne rentrent pas dans le plan d'une vie de Jésus ; c'est aux commentaires du quatrième évangile que nous laissons le soin de les expliquer.

QUATRIÈME PARTIE

LA MORT DU MESSIE

CHAPITRE PREMIER

Arrestation et jugement.

Après le dernier cantique, avant minuit, Jésus se lève et, sortant de la ville, il se dirige du côté de Béthanie. Ce fut probablement alors que Judas le quitta pour aller chercher la

garde du temple qui devait arrêter son maître. Son absence avertit bientôt Jésus que l'heure était proche, et il y prépara ses disciples en leur disant : « Que celui qui a une bourse la prenne, car ce qui me regarde prend fin. » (Luc XXII, 35.) A cela les disciples, Pierre surtout, répondirent par des protestations de courage et de dévouement, mais Jésus, qui connaissait son disciple, lui annonça sa prochaine défaillance. Cette prédiction est très admissible, une fois qu'on l'a dégagée des appendices et des enjolivements de la tradition.

Ce n'est pas au fond de la vallée, mais près du sommet du mont des Oliviers que Jésus s'arrêta avec ses disciples, dans un des nombreux jardins où il pouvait être relativement caché. Là, l'émotion longtemps contenue éclate, et à l'écart avec ses trois disciples favoris, il se mit à prier d'abord avec l'accent de la supplication, puis avec celui de la soumission, jusqu'au moment où il entendit les pas des hommes armés qui venaient le saisir.

Cette scène de Gethsémané, à part quelques traits (dans Matthieu et Marc la troisième prière, dans Luc l'ange et la sueur de sang), est historique et dément de la façon la plus catégorique le récit du quatrième évangile qui, cette nuit-là, fait de Jésus un triomphateur. La cause de l'agonie de Jésus est l'instinct de la conservation, la crainte de la mort, qui, comme il le disait à ses disciples, rend la chair trop faible pour suivre l'esprit. Est-ce là de la lâcheté, comme Celse et Julien l'apostat en font un reproche à Jésus? Les commentateurs cherchent diverses explications pour le justifier; mais l'angoisse, en présence de la mort, est une affaire de tempérament. Ce qui importe, c'est le sacrifice même, qui chez Jésus n'est pas moins complet que chez Socrate. Il est plus difficile d'expliquer le fait de la prière même de Jésus. Il semble reculer devant l'obéissance et retomber dans les idées messianiques tout ordinaires. Oui, mais il revient aussitôt au sentiment du devoir. Chez lui, la scission entre le devoir et le désir ne fait qu'apparaître, elle ne prend pas un corps; et, s'il parle d'abord de la possibilité d'un exaucement, il en conçoit et en accepte aussitôt l'impossibilité.

Judas accompagné, non d'une cohorte romaine, ce qui eût

été impossible et ce qui serait en contradiction avec le reste des événements, mais d'hommes irrégulièrement armés, s'approcha de Jésus et lui donna le baiser convenu. Jésus lui-même ne fit pas d'opposition; l'influence renversante que lui prête le quatrième évangile n'est point historique. Les disciples, après un semblant de résistance, s'enfuirent, bien que personne ne songeât à mettre la main sur eux. Pour plusieurs la fuite ne cessa qu'à leur arrivée en Galilée.

Le prisonnier fut conduit chez Caïphe, non pas chez Anne, comme le prétend le quatrième évangile. Là se trouvaient des membres du conseil, rassemblés à la hâte en nombre suffisant pour délibérer; au milieu d'eux était le souverain sacrificateur. Il était environ trois heures du matin. Il y eut un semblant d'instruction; on entendit des témoins, mais seulement des témoins à charge, et Jésus n'eut point d'avocat (Baal Ribbi). A la fin le souverain sacrificateur, voyant que Jésus gardait le silence, l'interrogea et lui demanda au nom de Dieu s'il était le Messie. Jésus répondit : Tu l'as dit ! et il ajouta à cette affirmation une prophétie concernant le Fils de l'homme. Il n'en fallait pas davantage pour faire prononcer par le tribunal une sentence de mort. Dès ce moment les membres présents se permirent à l'égard du condamné des traitements ironiques et injurieux. Quant aux soldats et aux gardes, ils se trouvaient en bas dans la cour du palais.

Cependant Pierre, qui avait pénétré dans la cour sans le secours de Jean, quoi qu'en dise le quatrième évangile, fut mis à l'épreuve. Il succomba avant le matin, comme le lui avait prédit Jésus. Il n'eut pas besoin du chant du coq pour se rendre compte de sa lâcheté passagère.

Le matin, vers les six heures, le Sanhédrin, au complet (soixante-douze personnes), s'assembla au local des séances situé près du temple, et Jésus y fut conduit sous escorte. Il ne paraît pas que personne dans la foule présente à la fête se soit sérieusement ému de son sort. Après un jugement entaché de bien des illégalités, mais sur lequel nous n'avons que peu de détails, la première sentence fut ratifiée, et le prisonnier fut envoyé à Pilate. C'est vers les sept heures qu'on l'emmena à

l'ancien palais du grand Hérode, résidence des gouverneurs romains. Jésus comparut devant Pilate dans la cour du bâtiment. On l'accusait de vouloir se faire le roi des Juifs ; Jésus reconnaît qu'il l'est en effet, mais il n'ajoute aucune explication. — D'autres accusations furent présentées ; cette fois Jésus garda un silence qui paraît avoir imposé à Pilate ; car le peuple, sur ces entrefaites, étant monté au palais pour réclamer selon l'usage la grâce d'un prisonnier quelconque, Pilate saisit cette occasion pour leur offrir Jésus et l'arracher ainsi aux persécutions du sanhédrin. Mais les adversaires de Jésus jettent dans la foule le nom populaire de Barabbas, et c'est Barabbas que le peuple demande au gouverneur, abandonnant à son sort ce Jésus que Pilate appelait ironiquement le roi des Juifs. Il ne restait à Pilate qu'à prononcer le « *condemno* » après une heure d'audience, vers les huit heures du matin.

Telle fut la scène du jugement devant le tribunal de Pilate ; mais de bonne heure on y a ajouté bien des détails, soit pour rejeter la faute de la condamnation sur les Juifs, soit surtout, comme dans le quatrième évangile, pour faire ressortir la royauté de Jésus. Ces détails toutefois sont pour la plupart en contradiction directe avec les récits primitifs, avec le caractère des personnages, en particulier avec le vrai caractère de Jésus.

CHAPITRE II

La mort.

La condamnation fut suivie de la fustigation, exécutée devant le tribunal même par des licteurs armés de verges ou de lanières. On frappait le supplicé non-seulement sur le dos, mais souvent par tout le corps et même sur le visage. Ce fut après cette scène que Jésus, emmené dans le palais, subit les insultes, les outrages et les moqueries des soldats. — Vers les neuf heures, Jésus fut conduit avec deux autres condamnés au lieu du supplice portant sinon la croix entière, du moins la partie transversale. Outre les soldats, il y avait peu de spectateurs ; chacun était occupé de la fête, et les intimes de Jésus étaient trop ef-

frayés pour oser se montrer. Aux portes de la ville, les soldats forcèrent un certain Simon de Cyrène à porter la croix de Jésus, non par pitié, mais pour pouvoir aller plus vite.

Le troisième et le quatrième évangiles rapportent plusieurs détails et aussi des paroles que Jésus aurait prononcées dans le trajet du palais à Golgotha, mais si belles que soient en elles-mêmes ces notices, elles ne peuvent passer pour authentiques, pas plus que les développements pittoresques des « Actes de Pilate. »

L'exécution eut lieu à Golgotha, probablement une éminence en forme de crâne, au S.-O. de Jérusalem près de la porte de Jaffa. Jésus eut les mains et les pieds cloués à la croix : il refusa la boisson assoupissante qui lui était offerte. Les évangiles nous rapportent plusieurs paroles de Jésus prononcées sur la croix : quoiqu'inauthentiques, elles n'en sont pas moins des perles de l'esprit chrétien. Il n'y a d'avéré qu'une plainte arrachée par la douleur et le cri du mourant. C'est peu sans doute, mais cela suffit. Dans une situation où tant d'autres condamnés éclataient en blasphèmes et en imprécations, son silence, qui témoignait de sa part l'acceptation soumise de son sort, donne à ces dernières heures un cachet d'incontestable grandeur. Ses plaintes nous montrent qu'il était non un héros, mais un sage, un homme. Il subit cette mort, que depuis longtemps il avait considérée comme faisant partie de son ministère, avec la certitude que c'était la volonté du Père, résolu de répandre son sang pour l'œuvre de la réconciliation, et dans l'espérance qu'en donnant son corps et non son âme, il monterait au ciel et arriverait ainsi à la possession définitive de sa dignité messianique.

En présence de ce supplice, on se demande s'il faut renoncer à croire que rien ne se fait sans la volonté de Dieu, ou admettre que la justice divine châtiât ainsi ce qu'il y avait de faible et d'imparfait dans la personne et l'œuvre de Jésus. On peut hésiter ; mais non ! notre foi s'élève plus haut ; nous croyons que Dieu l'a livré à la mort pour rendre accomplis l'esprit et le caractère du héros de notre foi, et pour unir éternellement l'humanité à sa personne par la repentance et l'amour.

Malgré les divergences qu'on remarque dans les récits évan-

géliques, ils sont d'accord à l'égard de la briéveté relative des souffrances de Jésus et de la promptitude de sa mort ; cela s'explique par les tourments physiques et moraux qui avaient précédé le supplice. Des prodiges que les évangiles racontent, et qui auraient eu lieu à la mort de Jésus, les ténèbres, le voile déchiré, la profession de foi du centurion, les pleurs des Juifs, et la résurrection d'un grand nombre de personnes, décédées depuis longtemps, nous n'en admettons aucun comme authentique. Ils sont tous le produit de l'imagination chrétienne, et portent le cachet des préoccupations dogmatiques. D'ailleurs les autres livres du Nouveau Testament, surtout l'épître aux Hébreux, qui auraient dû les citer, n'y font pas la moindre allusion. Même la fin de Judas nous est racontée de plusieurs manières différentes, et les récits vont s'exagérant de plus en plus dans les Actes de Pilate et dans les apocryphes.

Il n'y a aucun doute que le jour de la mort de Jésus fut un vendredi ; mais on n'est pas d'accord sur le quantième du mois juif. Il y a contradiction entre les synoptiques et le quatrième évangile. Toutefois, deux choses nous permettent de juger en dernier ressort entre ces opinions contraires, et nous dispensent de faire d'infructueux essais de conciliation. On sait que Jésus a mangé la Pâque avec ses disciples. Or cette célébration, dont le quatrième évangile ne dit pas un seul mot, ne pouvait avoir lieu que le 14 nisan au soir. En outre le quatrième évangile, dans un intérêt purement dogmatique, veut absolument que Jésus soit mort au moment où l'on immolait l'agneau pascal. Cela seul montre que nous n'avons pas dans les récits du quatrième évangile des données historiques proprement dites.

Quant à l'année, les Pères de l'église, dont on a vanté les connaissances précises sur ce point, en étaient réduits à des supputations et des calculs hypothétiques ; mais en tenant compte des renseignements fournis par les évangiles et les auteurs profanes, on arrive à fixer, pour la mort de Jésus, l'année 35, année où Pilate et Caïphe étaient tous deux encore en charge, et qui répond aux conditions imposées par l'ensemble des récits.

Ainsi l'activité de Jésus ne dura qu'une seule année, et non pas trois ou quatre ans comme on prétend le prouver en se fondant sur le quatrième évangile. Les synoptiques ne sont nullement favorables à cette dernière hypothèse. Selon eux, Jésus n'a été qu'une seule fois à Jérusalem, et l'ancienne église tout entière, dont le témoignage est d'un grand poids dans cette affaire, ne parle jamais non plus que d'une seule année du ministère de Jésus, l'année agréable du Seigneur, selon l'expression des Pères.

D'après les astronomes, il est vrai, c'est en 34 et non en 35, que le 15 nisan tomba sur un vendredi. En 35, il serait tombé sur un mercredi. Mais, de l'aveu des astronomes eux-mêmes, ces calculs ne sont que d'une exactitude relative parce que dans ces temps-là il régnait chez les juifs un certain arbitraire dans la fixation du jour de la nouvelle lune.

Pour ce qui concerne la chronologie de la fête pendant laquelle Jésus mourut, nous résumons ce qui a été dit de la manière suivante (cette année-là, le mois de nisan correspondant à notre mois d'avril, nous nous servons pour plus de clarté du nom que le mois a chez les modernes) :

Vendredi, 15 avril, jour de la mort de Jésus. Le 14 avril, institution de la cène. Mercredi, 13 avril, résolution des pharisiens d'en finir avec Jésus, et repas de Béthanie. Mardi, 12 avril, discours de Jésus contre les scribes et les pharisiens, et prédiction de la ruine du temple. Lundi, 11 avril, attaque sérieuse des pharisiens et réponse de Jésus. Dimanche, 10 avril, premiers pièges des pharisiens et des sadducéens. Samedi, 9 avril, jour du sabbath. Le vendredi, 8 avril, aurait donc été le jour de l'entrée triomphale à Jérusalem; Jésus aurait passé la journée du 7 à Jéricho pour se reposer; et comme son voyage de Galilée en Judée par la vallée du Jourdain avait duré quatre jours. son départ pour Jérusalem dut avoir lieu le dimanche 3 avril 35.

CHAPITRE III

La tombe et la résurrection.

Les crucifiés après leur mort restaient ordinairement pendus au bois; mais par égard pour les Juifs les Romains permettaient, on le croit du moins, la sépulture des crucifiés. Ce fut un ami courageux de Jésus, qui, gardant pour son infortuné maître l'affection qu'il avait eue pour lui pendant sa vie, donna une preuve éclatante de son dévouement en allant demander à Pilate le corps de Jésus. Nous suivons ici le récit tout simple de Matthieu. Le quatrième évangile arrange l'histoire et y introduit des éléments étrangers pour produire trois miracles, dont les synoptiques ne font pas la moindre mention : D'abord le sang et l'eau que le coup de lance fait sortir de Jésus, phénomène physiologiquement impossible; puis la réalisation des paroles de Moïse touchant l'agneau pascal, dont les os ne doivent point être brisés; enfin l'accomplissement de la prophétie de Zacharie : « Ils verront celui qu'il ont percé. »

Joseph d'Arimatee, aidé de quelques serviteurs ou des soldats présents, descendit le corps de Jésus et, avec le secours des femmes galiléennes qui s'étaient tenues à quelque distance du crucifié, il le déposa dans un sépulcre, après l'avoir lavé et entouré de bandes de toile selon la coutume. Il est peu probable qu'ils l'aient embaumé. On trouve dans un des passages ajoutés au Matthieu primitif un détail concernant la garde, que les juifs auraient fait placer devant le sépulcre. Mais cette donnée a été imaginée après coup et doit son origine aux intérêts polémiques des chrétiens dans leurs discussions avec les juifs. Le fait même de l'ensevelissement de Jésus, contesté par quelques commentateurs, ne peut être renversé par la critique.

Nous abordons maintenant le sujet de la résurrection. En présence des contradictions multiples des évangiles, on est heureux de pouvoir recourir aux écrits de Paul, qui dans ses épîtres, surtout au chapitre XV de la première aux Corinthiens,

nous donne les détails les plus authentiques qu'on possède sur la résurrection. Il nous raconte de bonne foi ce que lui ont raconté des personnes de bonne foi.

D'après la relation de Paul, il paraît assuré que toutes les révélations de Jésus ressuscité eurent lieu en Galilée, fait que confirment Matthieu et Marc. D'ailleurs on se rappelle que les disciples s'étaient enfuis de Jérusalem. Il n'est pas probable, qu'ils se fussent rendus nulle part ailleurs que dans leur pays. Ce ne fut que plus tard, sous l'influence de divers motifs, pour sauver l'honneur des apôtres compromis par leur fuite, ou parce que Jérusalem était devenu le point central de l'église, qu'on chercha à y transposer les apparitions du ressuscité. Ces apparitions commencèrent très tôt après la mort de Jésus et ne se répétèrent que peu de temps. Celle que Paul eut sur le chemin de Damas n'eut lieu que plus tard, l'année d'après, probablement.

Paul appelle ces apparitions du nom de visions. Il n'a fait mention d'aucune parole prononcée par Jésus dans ces circonstances-là, bien qu'il ait eu souvent l'occasion de citer les mots que le livre des Actes met dans la bouche de Jésus lors de la vision sur le chemin de Damas. Les évangiles au contraire s'efforcent de donner la teinte la plus réaliste aux apparitions de Jésus, au moyen de détails bien matériels.

Des cinq visions mentionnées par Paul, il n'y en a que deux ou trois qui soient rapportées aussi par les évangiles. On se demande si Paul n'a pas su l'apparition de Jésus à Madeleine, ou s'il n'a pas voulu en parler; on pourrait hésiter si cette apparition ainsi que celle de Clopas étaient authentiques; mais les récits qui s'y rapportent ne le sont pas; on voit trop bien qu'ils ont dû leur origine à la tendance prononcée qu'on avait dans les premiers temps de l'église, à tirer de faits purement spirituels des conséquences palpables.

Quant au fait que le tombeau de Jésus aurait été trouvé vide, Paul n'en dit pas un seul mot, et comme les disciples n'étaient pas à Jérusalem, que l'attouchement des morts, l'abord des tombes étaient considérés comme des souillures, et que les juifs n'apprirent que plus tard ces bruits de résurrection,

on est forcé d'admettre que cette assertion des évangiles est une création arbitraire de la légende. Ce qu'il y a d'historique, ce sont donc les apparitions, considérées alors comme des effets de la résurrection et qui donnèrent naissance à beaucoup de traits imaginaires et fantastiques. En outre il est certain que la première apparition eut lieu vers le soir du sabbath, au temps où Pierre fuyait du côté de la Galilée, ou le matin du dimanche, que l'église dès lors transforma pour cela en jour du Seigneur.

Les légendes auxquelles a donné lieu la résurrection, et qu'on trouve soit dans les évangiles canoniques, soit dans l'évangile des Hébreux et dans les *Actes de Pilate*, s'amplifient d'un livre à l'autre et deviennent de plus en plus matérielles à mesure qu'elles s'éloignent des événements, comme nous l'avons déjà remarqué pour plusieurs autres détails.

Pour expliquer les faits on a eu recours à diverses hypothèses. Nous laissons de côté celle qui voit dans la résurrection une supercherie des disciples et celle qui transforme la mort de Jésus en une léthargie, dont la fraîcheur du tombeau et les aromates l'auraient réveillé. Ces hypothèses sont insoutenables. Quant à celle qui a le plus de vogue aujourd'hui, et d'après laquelle les apparitions du ressuscité ne seraient que des visions subjectives des disciples, de pures hallucinations, nous reconnaissons qu'elle a quelque chose d'assez plausible; elle semble tenir compte des faits, trouver un ferme appui dans de nombreux cas analogues tirés de l'histoire sainte et de l'histoire profane; elle nous dispense de la tâche difficile de croire à la résurrection traditionnelle; elle se légitime elle-même par l'effet puissant que devait produire sur les disciples le souvenir imposant de leur maître et par les impressions encore vives qu'ils avaient reçues de sa personne. D'un autre côté les objections élevées contre cette hypothèse au nom de la morale et du christianisme lui-même n'ont pas une valeur bien considérable. Cependant nous ne l'adoptons pas et cela pour plusieurs raisons: D'abord en admettant l'agitation des esprits que supposent les visions, on ne comprend plus le caractère si mesuré, si calme de la conduite

des apôtres. En outre il n'y a pas de rapport entre ces apparitions du Christ immédiatement après sa résurrection et les visions dont il est parlé ailleurs dans le Nouveau Testament ; Paul les met évidemment sur une autre ligne. Troisièmement, le caractère même si simple, si sérieux, si froid de ces manifestations est inconciliable avec le caractère ordinaire des visions. En quatrième lieu le nombre restreint et la prompte interruption des apparitions ne s'explique pas avec l'hypothèse que nous combattons maintenant. Un état visionnaire, ordinairement, se prolonge et n'arrive que peu à peu à se calmer. Enfin le temps des apparitions est suivi bientôt d'un immense déploiement d'activité, sans qu'aucune influence intermédiaire vienne expliquer ce revirement ; de telle sorte que le zèle des disciples doit se rattacher d'une manière directe à ces apparitions, ce qui serait parfaitement inexplicable dans le cas où les disciples auraient été les victimes de pures hallucinations.

Il ne reste à la critique qu'à confesser son impuissance et à constater le fait historique que les disciples croyaient fermement que Jésus était ressuscité.

La foi chrétienne peut aller plus loin que la science. Elle franchit les limites de la nature et demeure convaincue que c'est Jésus, non son corps sorti de la tombe, mais le Jésus glorifié, qui s'est révélé aux siens dans ses apparitions. Dès qu'on ne peut y voir des hallucinations, il n'y a que Dieu et le Christ glorifié qui aient pu les accorder aux disciples, d'abord pour donner au souvenir qu'ils avaient de sa personne, de ses discours, de sa vie, un appui sans lequel tous ces trésors seraient tombés dans l'oubli, puis, pour ouvrir aux enfants de Dieu sur la terre les perspectives d'un avenir et d'une patrie célestes.

L'ascension prise dans un sens général, c'est-à-dire comme l'expression du passage de Jésus de la vie terrestre à la vie céleste, n'a rien d'inadmissible. Mais la description matérielle qu'en donnent les évangiles, surtout Luc, ne saurait être considérée comme authentique. Ces récits portent la marque d'une époque plus récente ; ils se contredisent de bien des manières ; toutefois, la contradiction insoluble entre l'ascension de Galilée et celle du mont des Oliviers suffit pour nous faire renon-

cer à des récits aussi fantastiques, qui d'ailleurs ne nous apprennent absolument rien sur l'entrée et le séjour de Jésus dans le monde invisible.

CHAPITRE IV

Le nom du Messie dans l'histoire.

L'homme qui a été crucifié sous Ponce-Pilate se trouve être, après soixante générations, le plus grand nom et la plus grande puissance qu'il y ait dans l'humanité. Il a donné à la créature humaine une idée et une forme plus élevées de son existence ; il a comblé l'abîme que l'esprit judaïque creusait entre Dieu et l'homme. Mais si les premiers disciples ont saisi ce christianisme par le cœur, d'un autre côté, leur intelligence, formée dans les écoles de l'antiquité, a fait du Christ un être analogue, sinon aux dieux de la mythologie païenne, du moins aux êtres intermédiaires de la philosophie alexandrine.

Cette conception des apôtres et de Paul lui-même, l'idée d'un Dieu-homme et d'un homme-Dieu, combattue dans tous les siècles, s'est maintenue même au travers de la réforme jusqu'à nos jours ; mais il faut décidément chercher désormais une formule différente qui, sans porter atteinte aux faits, tienne mieux compte de la pensée moderne.

Avec une entière humilité, Jésus n'en savait pas moins que, pour la connaissance de Dieu, il était plus que Moïse et les prophètes. Il ne s'arrogeait pas le privilège d'être égal à Dieu, mais il savait qu'il était le messager, le fils favori du Père, que Dieu prenait plaisir en lui, comme lui prenait plaisir dans le Père.

Les traits essentiels de son enseignement religieux confirment ce qu'il disait de lui-même : Dieu est un Père, la créature humaine est l'objet de sa sollicitude ; chaque vie d'homme est à ses yeux d'une valeur éternelle ; le vrai culte consiste dans la pureté du cœur ; l'amour fraternel n'a pas de bornes ; la vie matérielle n'est pas nécessairement la contre-partie de la piété, mais doit être un reflet de la vie divine ; la famille est un sanc-

tuale ; l'état est une institution légitime ; la culture de la sagesse et des arts, une louange à Dieu. Voilà la religion de Jésus, et cette religion, les extrêmes l'avouent, ne saurait être dépassée.

Mais il faut reconnaître aussi que l'action de Jésus ne s'est pas étendue au delà des limites de la religion ; et même, dans ce domaine, son enseignement porte encore les traces du judaïsme : ainsi nous y trouvons la croyance aux anges, aux diables, l'idée d'un retour, d'un jugement sur la terre, l'idée de la résurrection, d'une inspiration verbale de l'Ancien Testament. On a expliqué cela par la théorie de « l'accommodation, » mais si cette théorie est admissible pour la forme de l'enseignement, appliquée au fond même des idées, elle porte atteinte au caractère moral de Jésus.

Schleiermacher a imaginé une autre théorie : il dit que Jésus se développant dans un certain milieu, l'a dépassé sans doute pour tout ce qui est essentiel, mais a conservé un ensemble d'idées courantes, qui, étant en dehors ou au dessous de son rayon visuel, ne méritaient pas d'être l'objet de son examen.

Cette distinction ingénieuse n'est cependant pas plus soutenable que la théorie de l'accommodation. Il vaut mieux s'en tenir aux faits. Sans doute Jésus a fourni lui-même les principes qui devaient faire tomber les idées juives touchant le Messie ; il a mis en relief le vrai sens, le sens moral de la loi ; il a considéré la lutte, contre le diable, surtout comme une lutte contre le péché ; il a représenté sa mort sanglante comme le symbole du « fils de l'homme qui se voue sans réserve au bien de l'humanité. »

A cet égard nous reconnaissons que Jésus était « sans erreur ; » mais il faut bien avouer aussi que chez lui le savoir avait des bornes, comme tout savoir humain. Cela prouve une fois de plus à quel point il était réellement homme, et rend plus admirable la richesse inépuisable dont il est devenu la source pour l'humanité.

Pour ce qui concerne sa communion avec Dieu et son caractère moral, nous dirons d'abord que sa communion avec Dieu a subi des variations, qu'elle a toujours été accompagnée du

sentiment de l'inégalité, mais qu'elle n'a jamais rien eu d'exalté, ni n'a jamais été interrompue; enfin que les moments les plus critiques aboutissent à des victoires.

La parfaite sainteté de Jésus ne peut pas être rigoureusement démontrée. Les données authentiques des évangiles nous montrent en lui un homme qui accomplissait en tout temps la volonté de Dieu, mais non sans de grands efforts, chez lequel il y eut parfois comme des excès de zèle et de force, excès toutefois qui ne diminuaient pas l'éclat de sa moralité.

Les attributs de toute-science et de toute-puissance que lui a conférés l'église en vertu de certains traits racontés dans les évangiles, sont contredits par de nombreux indices; tout ce qui en reste après examen, ce sont ses vues élevées, ses pressentiments, son coup d'œil exercé et pénétrant, son ascendant personnel, l'influence étonnante qu'il exerçait sur les personnes de son entourage et sur des malades. Pour lui, il eut toujours le sentiment de ce qu'il était, ainsi que des bornes imposées à son savoir et à son pouvoir.

La personne du Christ, si grande et si unique, se rattache néanmoins dans le passé à tout le développement d'Israël; il y avait autour de lui, de son temps, un nombre plus ou moins grand de caractères intègres qui marchaient dans les voies divines. Toutefois il reste unique; il est non-seulement une manifestation de Dieu, mais la révélation par excellence. Le christianisme est la couronne de la création. Jésus est l'élu de Dieu. La tâche de toutes les générations humaines est de l'imiter, de reproduire son existence, de faire passer ses idées dans toutes les sphères de la vie. Jésus est le porte-enseigne du progrès; il doit triompher de tout ce qui est bas et ténébreux.

E. JACCARD.
